

PAOLA PIGANI

Le château des insensés



Prix littéraire
de l'Académie nationale
de médecine 2025



« Jeanne tout court, sans nom de jeune fille, sans nom d'épouse. Jeanne sans état civil ni sac à main. » C'est ainsi que se présente cette jeune femme à sa descente du « train des fous » en septembre 1939. Internée en région parisienne après la mort de son nouveau-né, elle a été transférée à Saint-Alban avec les autres patients. Dans ce château perché au milieu de la Lozère, une équipe de psychiatres, dont le célèbre docteur Tosquelles, met en place de nouvelles pratiques thérapeutiques. Le maître mot est liberté. Liberté d'œuvrer, d'inventer, de créer, d'échanger. Au cœur de la guerre, cette communauté atypique s'ouvre aux résistants, clandestins et autres artistes en fuite, comme Paul Éluard et Nusch. Même dans ces heures sombres, une nouvelle voie s'ouvre à ces insensés et à Jeanne, qui va renaître à la vie et à elle-même.

Paola Pigani mêle réalité et fiction pour raconter l'émancipation d'une femme, les prémices de la psychiatrie moderne et l'émergence de l'art brut.

PAOLA PIGANI est romancière et poète. Après *N'entre pas dans mon âme avec tes chaussures* (2013), *Venus d'ailleurs* (2015), *Des orties et des hommes* (2019) et *Et ils dansaient le dimanche* (2021), elle continue à mettre en lumière des vies humbles et des destins collectifs.

« Un très bel hommage à l'audace d'une communauté qui trouve dans la poésie le sens de son action. » *Le Monde des Livres*

Paola Pigani

Le château des insensés

LIANA LEVI  *piccolo*

*Sans la reconnaissance de la valeur humaine de la folie,
c'est l'homme même qui disparaît.*

François Tosquelles

*Quarante enfants dans une salle,
Un tableau noir et son triangle,
Un grand cercle hésitant et sourd
Son centre bat comme un tambour.*

*Des lettres sans mots ni patrie
Dans une attente endolorie.*

[...]

« Mathématiques », in *Gravitations*
Jules Supervielle

*Je pense à la chaleur que tisse la parole
autour de son noyau de rêve qu'on appelle nous.*

Samuel Rosenstock dit Tristan Tzara,
« L'Homme approximatif », in *Œuvres complètes*

On l'avait posée là, entre le jour et la nuit. Dénudée de tout. Et rhabillée avec trois fois rien : une chasuble de toile grise, des chaussettes en grosse laine et l'ordre de dormir *sans poser de question, on parlera demain*.

Au début, Jeanne écoutait leurs pas, des raclements de galoche comme sur les chemins d'avant. Peu à peu, elle avait pu distinguer le bruit des souliers, ceux des docteurs, des infirmières avec leurs talons qui lui martelaient le cœur. Puis elle n'avait plus entendu que des pas de fantômes, telles des feuilles poussées par le vent, pantoufles, espadrilles, pieds nus, la peau des insensés traînant au sol. Elle n'avait qu'à peine souvenance des premiers jours.

Jeanne n'avait rien vu de cet archipel de bâtiments dans l'enceinte dure de grilles et de hauts murs : l'asile de Neuilly-sur-Marne, Ville-Évrard, à dix kilomètres de Paris. Entouré de cultures, de bestiaux, d'étangs pour la pêche et d'une forêt plus loin.

Deux saisons s'étaient écoulées, son corps pris dans une camisole ou des bains froids. On lui avait rapporté qu'elle criait toujours les mêmes choses, *Enterrez-moi avec lui*. Lui, c'était le bébé, mort à la naissance, enseveli en l'absence de sa mère, dans une fosse commune, non advenu, non baptisé, sans nom. *Interdit au ciel* avait crié

Jeanne, enfermée sur décision de Lucien, son époux. Il ne pouvait plus la faire taire, lui jetait de l'eau bénite en pleine figure.

Il avait fait venir la maréchaussée chez eux deux jours après l'avoir trouvée à la cave, agenouillée devant le tas de charbon, un couteau de cuisine à la main. Elle avait déjà commencé à se tailler de gros épis de cheveux. C'est de là qu'il l'avait traînée à confesse pour que le curé entende sa folie. Lucien avait cru qu'il pourrait la lui ôter à force de prières. Peine perdue. Effrayé, il avait fait interner son épouse suivant la mesure d'un placement volontaire sous contrainte. Pour son bien et la paix du faubourg où ils vivaient. C'est ce qu'il lui avait expliqué lors de sa première visite après des semaines d'isolement : « Tu te serais tranché la gorge. »

Lucien avait repris le travail au fournil. Son patron savait mais ne disait rien à ce boulanger qui se faisait oublier dans un nuage de farine où personne n'aurait pu le voir pleurer.

Des matrones impitoyables circulaient dans les allées et les couloirs de l'asile, une énorme grappe de clés ballottant à leur ceinture. Jeanne était captive de sa douleur et d'un bataillon d'infirmières et de gardiennes qui veillaient sur elle.

« Tu déraisonnes encore, tiens-toi tranquille que je te pommade. »

Seule une jeune gardienne sans clés, qui n'avait pas la voix des ordres, prenait le temps de la regarder dans les yeux. À ses poignets, Jeanne avait encore les traces des liens qui lui faisaient des bracelets brûlés. Après, la petite gardienne la poussait doucement dans la cour avec les autres, les plus calmes. Mordeuses, crieuses et démentes restaient enfermées au pavillon des agitées.

Un jour Jeanne apprit qu'elle pourrait écrire des courriers, on s'occuperait de les envoyer mais il fallait des timbres et quelques sous pour ça. Tant pis, elle attendrait la prochaine visite de Lucien. Tant qu'elle n'avait pas l'assurance de pouvoir les envoyer, ses lettres n'avaient pas de fin et n'étaient adressées à personne. Elle les pliait dans un torchon arraché aux cordes à linge et les cachait sous sa paille, puis déchirait sa chasuble, voulait se fendre, être deux à nouveau avec le souvenir des doigts minuscules palmés de nacre. L'invisible enfant. On la conduisait alors au bain thérapeutique où elle ne sentait plus battre le sang du petit.

Dans l'eau qui apprend à se taire, Jeanne revenait au temps où elle n'était pas mère, avant l'effroi de sa naissance. Au sortir de sa flottaison, Lucien n'était pas là pour lui tendre la main. C'était un grand froid qui l'étreignait. Personne n'entendait sa douleur.

Les cris de malades traversaient les murs. On avait recours à des bâillons de toute sorte, mais au fond de leurs entrailles fermentait un silence immuable. Qui regardait Jeanne dans les yeux, qui avait des gestes pleins envers elle, un soupçon de chaleur dans la voix ? Seule, la petite gardienne sans clés lui touchait parfois une épaule, effleurait sa douleur d'une parole légère.

Dehors les murmures incessants des arbres centenaires l'appelaient. Elle rêvait de pouvoir en toucher au moins un.

Jeanne aurait voulu être sourde pour résister aux litanies des végétatives, des séniles, aux ordres des gardiennes, aux cris des furieuses, de celles qui n'avaient plus que des mots cassés à la bouche. Ne pas se laisser

gagner, envahir, rester de bois. Elle luttait avec une force aveugle contre ces voix, ces gémissements, ces plaintes, autant d'échos d'une humanité renversée.

Quand elle pouvait reconnaître son reflet dans une vitre, Jeanne parlait seule. Sortir sa voix d'un puits sans fond, s'écouter vivre pour ne pas que la folie la dévore. En attendant de retrouver Lucien. Mais la moindre glissade, le moindre signe de nuisance envers elle-même la condamnait en cellule, sans visite, à l'abri de tout, hors du vivant.

Avant de s'endormir, quand des prières lui revenaient, elle les chassait de son esprit. S'ensuivaient des gestes hagards autour de sa gorge, de ses épaules, évitant la plaine aride du ventre pour atteindre ses genoux puis ses pieds qu'elle serrait nus entre ses mains crispées, leur implorant de l'accompagner encore, un peu plus loin que cette forteresse. Mais quand elle levait la tête vers le plafond, un vertige la prenait.

En ces jours enchaînés, elle avait du mal à voir la saison, la vraie. Les eaux d'avant la naissance de son petit se perdaient encore dans le sommeil, ces eaux de cristal où il avait grandi lentement. Ses eaux d'espérance. Le bébé revenait brouiller l'aube, du lait encore du lait sur sa petite tête d'oiseau, sur son ventre doux immobile comme un galet. Dès qu'elle s'en approchait pour toucher ses poings minuscules, Jeanne se réveillait, regardait le ciel pâle et ses restes de nuit à travers les barreaux. Son bébé avait encore glissé des étoiles jusqu'à la flaque en bas de son lit. Elle devait encore frotter le plancher, s'enrouler dans son drap froid.

On lui donnait des barbituriques pour oublier le petit corps d'os et de ténèbres. En vain.

Elle essayait de s'encorder la poitrine avec un pan de son drap déchiré à pleines dents. Il ne fallait pas que son lait s'égoutte et la trahisse. On craignait qu'elle s'étrangle avec un rien de filasse, on la fouillait chaque matin, «soulève-moi tout ça», et c'était une honte d'être nue comme une pierre sous le regard des folles. Cachée dans un repli du temps, peu lui importait ce qui se tramait dehors. Lucien ne voulait plus parler de la guerre qui venait, ni de rien. Jeanne n'accrochait personne avec ses questions, pas plus que celles qui bavaient en silence et attendaient leur écuelle aux heures dites. Les demeureres là, sans joie.

Deux mois plus tard, on avait estimé que Jeanne pouvait travailler quelques heures par jour sous haute surveillance.

Mais elle n'était allée que trois jours à l'atelier de couture où elle s'arrêtait tous les vingt centimètres, regardait ses pieds sur le pédalier, essayait de reprendre un rythme régulier. Comment actionner une machine à vitesse humaine? Elle ne savait déjà plus marcher, s'était habituée à piétiner dans ces rondes lentes et heurtées parmi les autres femmes.

Le médecin avait redonné sans tarder la consigne de ne pas laisser Jeanne sans occupation. De plus on manquait de bras et de malades calmes à la buanderie. Elle pouvait très bien faire l'affaire. *La fatigue du corps épuise aussi les idées noires*, entendait-on souvent.

Pour Jeanne, lessiver c'était disparaître, frotter les draps gris, creuser la nuit, ce que le sommeil n'avait pas pris et dans le brouillard d'âmes montant des lessiveuses, toujours les mêmes gestes, s'oublier dans l'eau sale, espérer le blanc, ne plus sentir son corps évidé.

Ne plus se souffrir. Frotter, essorer, écarter. Les jours de lessive, son corps s'égouttait pendant des heures. Elle se sentait à la fois endolorie et apaisée.

Un après-midi de mai, Lucien était enfin revenu la voir après des semaines d'interdiction. C'était pour le bien de sa jeune épouse, l'isolement, les traitements de choc, le bain de stupeur. Cet homme simple faisait confiance aux gens de médecine. Ils tenteraient tout ce qui était en leur pouvoir. Jeanne avait perdu la notion du temps, ne se rendait compte de rien, lui avait-on dit.

Depuis la dernière visite, l'un et l'autre ne s'étaient pas espérés.

Lucien avait juste deux pommes flétries pour elle et sa honte qui lui baissait les paupières. Un mot après l'autre, un silence après l'autre, lentement, ses mains dans les siennes, il avait essayé de lui narrer sa peur de cette maladie des nerfs et de cette force du diable qui l'avait retournée, elle, pour jeter le berceau en l'air et toutes les belles choses douces qu'elle avait cousues pour le bébé. Et combien de fois elle s'était échappée du sommeil, toute en cheveux et en tourments à la recherche de la madone des chemins. Il la suivait, l'entendait jeter ses prières dans les fossés et supplier que leur revienne l'enfant.

Jeanne ne l'écoutait plus, mordait la plus grosse pomme le regard fixe, défriché d'émotion, puis revenait par à-coups à sa vie d'ici. Mais ici, il n'entrait toujours pas son Lucien. Il restait tout au bord, avec cette femme aux yeux vides qui mâchait un fruit avec des bruits de bouche désagréables. Elle faisait tourner doucement le trognon par la queue, comme une petite

mécanique pour remonter des phrases entières à l'orée de ses lèvres, à la surface du réel :

« Une femme m'attrape toujours après le passage à la salle d'eau. Quel jour on est, elle me sort avec sa bouche tordue. Si je lui dis lundi, elle répond merci, ferme les yeux et me redemande lundi quand ? J'en ai assez de son refrain idiot, lundi kan, mardi kan, mercredi kan, elle attend le reste. Pour le dimanche, pas de problème. C'est un jour à se mettre à genoux... à la chapelle.

« Les jours ont un nom, les gens ont un nom, les saints aussi mais les dates, on ne les sait plus. Ça ne tient plus les chiffres, ça tombe comme des vieilles dents, des vieux clous. Moi, je n'entends pas le bruit du temps qui passe, juste l'autre qui égrène son chapelet lundikan mardikan mercredikan...

– Arrête avec ça ! »

Son mari s'était penché vers elle, avait saisi ce qui restait de la pomme pour la jeter le plus loin possible dans les rosiers de la clinique pour les riches malades. Puis il était reparti à la hâte après l'avoir embrassée sur le front comme une petite nigaude.

Jeanne était restée sur le banc à serrer très fort l'autre pomme entre ses mains jusqu'à ce que retentisse la cloche du repas. Le lendemain matin, elle avait redemandé un crayon de bois à la petite gardienne sans clés. On n'avait pas le droit de leur laisser ce genre d'objet de crainte qu'elles en usent pour attaquer les autres.

« Vous pourriez vous écorcher vives avec ce truc, ordre des chefs. »

Jeanne avait écrit très vite sous le regard de la gardienne.

« Tu ne diras pas où je cache mes feuilles, hein, dis-moi que tu garderas le secret ?

– Bah, du moment que c'est toi qui refais ton lit, personne ne les verra. »

Elle avait tendu son papier à la petite gardienne, avait suivi son regard qui courait d'une ligne à l'autre. Dans un soupir, la jeune fille avait plié la feuille en quatre.

« Si les médecins lisent ça, ils vont te garder encore longtemps. Je les emporte avec moi tes écritures, personne n'y touchera. Redonne-moi le crayon. Allez, va vite à la lingerie. »

Depuis deux jours, ça grondait dans les couloirs du quartier des femmes, dans ceux des hommes jusqu'aux ateliers, aux cuisines, à la buanderie, à la ferme. Un magma de voix indistinctes. Sauf les dernières consignes d'évacuation lancées à voix nerveuses.

« Les gâteaux en dernier... préparez leurs tenues... pas de pantoufles, des souliers... pour les durs, camisolles, harnais... caisses de traitement, casse-croûte... ne rien dire avant demain matin, toilette la veille... les familles qui ont le téléphone ont été averties... pas mal vont repartir chez eux... pour les autres, affichage des noms dans la loge des concierges, un avis sera publié dans la presse. »

Plusieurs asiles seraient évacués les jours prochains suivant les directives préfectorales. La rumeur détalait de Paris aux provinces : des soldats allemands déjà prêts à déferler sur le territoire.

Au matin du départ, ce 30 août 1939, les malades rassemblés devant chaque pavillon semblaient tombés du ciel, à l'air libre, hirsutes, leurs corps raides comme des bois flottés. Jeanne s'était habillée à la hâte, avait tiré et tressé ses cheveux jusqu'à sentir une petite pointe douloureuse à la naissance de la nuque. Ne pas ressembler à Mme Kan qui laissait les siens lui dévorer la

figure. Sœur Rose des Épines, la cheffe du pavillon des femmes, elle, avait pour une fois sa coiffe mal ajustée, une mèche de cheveux gris s'en échappait comme une queue-de-rat. Jeanne espérait ne plus jamais la revoir.

Suivre les autres, ne pas penser à ce qu'elle laisserait entre ces murs, la petite gardienne sans clés, Lucien, les branches des grands ormes qui dansaient sous le vent, sa dépouille de mère, son non retour de couche, les cristaux de sel aux sillons de ses joues et ce filet de lait trop clair qui s'écoulait de sa poitrine. Elle allait partir sèche, maigre, résolue à tout oublier.

Des ordres affluaient de toutes parts: «Faites-leur tenir une corde par groupe de dix, gaffe à ceux qui voudraient se jeter dans le canal... On n'a pas le temps d'aller à la pêche.»

Des gardiens tentaient de les rassurer: «Là-bas au Sud, on ne risquera plus rien.»

Un malade gigantesque avait maugréé les mâchoires serrées: «On n'est pas des bestiaux. Vous nous menez à l'estive?

– Oui ça même, où vous dormirez comme des agneaux, loin des Allemands. En Lozère.»

Eux, si longtemps enfouis dans leur ombre, on attendait qu'ils déplient leurs corps, se remettent en mouvement. Quoi? S'en aller, quitter ces murs, ces grilles, franchir les sauts-de-loup? Oublier les grandes serres, les chevaux, la pension des riches fous, la maréchalerie, les pavillons de l'enfer, les douves?

Allait-on vers un autre royaume ou retrouver là-bas les mêmes geôles? Hébétés, ils piétinaient comme des animaux tristes. Le soleil distillait une lumière de fin d'été sur leurs visages encore brouillés de sommeil. Des saillies de lucidité en agitaient quelques-uns. Jamais la

vie ne reviendrait pareille. D'autres refusaient d'avancer de toutes leurs forces, se figeaient, cloués à leur colère, à leur stupeur, raclant le sol avant qu'il ne se dérobe.

Jeanne réclama son paquetage, la robe, le gilet, l'alliance qu'elle portait à l'arrivée. Il fallait qu'on lui redonne son chagrin, la clé de sa maison. Si on la sortait d'ici, elle devait redevenir la femme d'avant, cette mère inusitée dont le mari aurait bien besoin un jour. Et lui, est-ce qu'il savait qu'on vidait l'asile et leur jeune histoire à tous deux ?

« Non, avait tranché sœur Rose des Épines. Tu arriveras là-bas comme les autres, pas de différence entre vous... et puis, c'est encore l'été. Plus tard, vous serez vêtus en fonction du ciel. La guerre nous dira quand vous pourrez revenir. »

Jeanne n'avait perçu que des bribes de ses paroles dans le brouhaha des autres voix. *Vous serez vêtus en fonction du ciel*, elle se répétait. Une vision d'anges sales s'agrippant aux nuages l'avait traversée. En filigranes, le visage de son bébé montait plus haut, toujours plus haut, un petit corps que bousculaient des corbeaux freux.

On l'avait poussée vers un autocar avec d'autres femmes d'âges et de frayeurs confondus. Ni griffes ni morsures, pas de cris, pas de pleurs. On déplaçait un seul et long corps sans nervure vers l'inconnu jusqu'à la grande gare parisienne peuplée d'inquiets et de curieux. Nourris de peu tout au long du voyage par crainte des vomissements, emmaillotés d'un sommeil artificiel, tous dans le même charroi.

Auderniermoment, la direction de l'asile avait décidé de redonner aux malades leurs affaires personnelles.

On craignait vraiment, une fois la guerre déclarée, les bombardements, la destruction des bâtiments, les pillages. Jeanne serrait contre elle son baluchon de toile grise, châle, jupon, bas usés, culotte et une robe qui sentait encore l'air libre d'avant. L'alliance, les épingles à cheveux, la savonnette à la rose apportée par Lucien lors de sa dernière visite avaient été rangées dans un caisson par la cheffe du pavillon. Ainsi, pas de risques de convoitises, marchandages ou pertes dans les trains successifs.

Ce voyage serait-il effrayant, salutaire? Nul ne le savait. L'urgence, la précipitation gouvernaient chaque mouvement, chaque décision renvoyant les uns à leur insuffisance, les autres à leur pauvre pouvoir sur des êtres à leur merci.

Ballottée entre les corps agités ou amorphes des uns et des autres, Jeanne se tenait sage. Elle ignorait tout de sa destinée mais on l'avait sortie du pire, du puits où, dans sa chute, elle avait perdu son identité d'épouse et de mère sous un matricule à trois chiffres.

Là-bas n'était qu'un mot en deux temps. Sa vie s'était refermée sur l'asile de Ville-Évrard.

Là-bas peut-être, elle ne se reconnaîtrait plus. On leur avait donné du sirop sédatif pour éviter les soubresauts d'angoisse, d'agressivité, les cris. Dormir, voir le moins possible, manger et boire le moins possible. On leur avait dit encore :

« Le Sud, on vous attend dans un autre hôpital... au grand air... vous verrez sur place... tenez-vous tranquilles. »

Sur le quai de la gare, Jeanne avait remarqué un jeune gars qui se déplaçait sur la pointe des pieds,

bras ouverts, il écartait des rideaux invisibles en avançant. Contrairement aux autres, il ne se résignait pas à rejoindre la masse grise des fous ; c'était comme si, détaché de l'asile dans cet espace flou et sans grilles, il était rendu à la légèreté de ses premiers pas. Après le départ, il prit Jeanne à témoin de son ravissement.

On avait affrété un wagon spécial pour les malades. Hommes femmes divisés autant que possible mais on leur permettait d'aller se dégourdir les jambes dans les couloirs. Dès que les gardiens percevaient quelque frôlement, tassement ou rire, ils étaient raccompagnés de main forte à leur place, avec ordre de ne plus bouger. Mais personne n'aurait pu s'envoler. La plupart portait des chaussettes de couleur différente. Ainsi dépareillés, ils auraient été vite repérés en cas de fuite. Seuls les paysages couraient derrière les vitres, une fondue de feuillages, de champs moissonnés, de villages sans noms ; la désolation des lointains qui ne renvoyait à rien de natal.

Jeanne était déjà ailleurs.

Mais soudain, une voix la tira de sa torpeur. Cela venait du couloir :

« Si on se laisse couler dans le fleuve, on descendra vers la mer », avec un rire qui roula jusqu'à son compartiment.

Elle se redressa, le dos plaqué contre la banquette dure. Il était là, bras écartés, à la porte du compartiment, le garçon du quai, prêt à partir en mer. Un matelot sans bateau, mais une vague dans ses yeux clairs au limon très doux. Quelque chose l'avait emporté, déjà.

Un gardien le saisit par les épaules :

« Allez, va t'asseoir, tu vois bien qu'ils dorment, les autres.

– Je m'appelle Victor et toi ? »

Le gardien se montra plus rude :

« Retourne t'asseoir, bon sang de bois !

– Je m'appelle Victor, Victor-pour-la-vie. »

Il répétait en tirant alternativement chaque lobe de ses oreilles. Jeanne eut un infime mouvement vers lui :

« Je suis Jeanne. »

Et comme si elle en doutait soudain, elle répéta *Jeanne*. Jeanne tout court sans nom de jeune fille, sans nom d'épouse. Jeanne sans état civil ni sac à main.

Bientôt, les exclamations de Victor-pour-la-vie n'eurent plus aucun écho dans le wagon, des envolées vite perdues. Personne ne faisait attention à lui. Il pointait des choses invisibles, des éclats de tôle ou de zinc sur un entrepôt et c'était un palais d'argent, *dommage, toutes les portes sont fermées*. Il s'effrayait à chaque ralentissement du train pour s'égayer l'instant d'après à l'entendre siffler :

« On a encore gagné. »

Gagné quoi ?

Victor s'éloigna à reculons dans le couloir, le même gardien le tira par le bras et l'obligea à se rasseoir. Le garçon finit par s'endormir la bouche ouverte jusqu'à la gare suivante où on le vit s'agiter à nouveau, mains écartées sur la vitre à vouloir toucher l'impossible. Son crâne de lune strié d'une longue cicatrice luisait en plein jour. Tout son être transpirait. Sa chemise marquée au nom de l'asile lui collait au ventre et aux aisselles, il la relevait jusqu'au menton, la faisait claquer, recommençait toutes les dix minutes, réclamait à boire, en avait marre de vivre dans cet intervalle. D'être patient. C'est pourtant ce qu'il était depuis son

internement quelques semaines après Jeanne : patient d'un vieux docteur à moustache dont il avait oublié le nom.

À présent, il fallait attendre d'être arrivé.

« Arrivé ? Où ça, où ça ? »

Personne ne réagissait plus à ses questions et piailllements. Qui aurait su lui dire : On a quitté un asile pour un autre et pourquoi ?

Il ne fallait pas les inquiéter, les alarmer, les remuer, raviver des peurs enfouies. Abandonnés, ils l'étaient depuis belle et vilaine lurette. On les mettrait à l'abri de tout, d'eux-mêmes, tels des objets précieux, des objets inanimés. Et finalement être fou en Seine-et-Oise ou être fou en Lozère, quelle différence ?

Puis de nouveau le silence des humains. Seuls le bruit des wagons, leur refrain d'acier et de fonte. Le grand sommeil jusqu'à l'arrivée *au Sud*, entrecoupé de distributions de pain fourré de camembert au goût de plâtre, de figes sèches. Les bruits de mâchoires hachaient le silence en brisures et soupirs.

On attendit l'arrêt du train à Clermont-Ferrand pour leur donner à boire dans des timbales en aluminium. Leurs tintements sonnaient les matines en milieu de journée. Sur les rails, le convoi avait perdu le fil du temps.

À la gare de Saint-Chély-d'Apcher, un autocar les attendait pour les emmener à Saint-Alban. Tous avaient été saisis par la fraîcheur. L'été touchait déjà à sa fin. On franchissait les derniers kilomètres pour pénétrer un nouveau pays à l'heure des vêpres. Tour à tour, les fous s'étaient enfin ébroués, marmonnaient, râlaient, quelques-uns assaillaient de questions les accompagnateurs.

À présent, Jeanne semblait vouloir avaler le paysage : les collines que partageaient l'ombre et la lumière, des silhouettes de granit agenouillées dans les prés, les troupeaux de vaches brunes. Jusqu'à ce pont étroit où le véhicule avait ralenti et l'éclat d'étain d'une rivière à peine devinée.

Le chauffeur cria presque :

« Nous y voilà, à Saint-Alban-sur-Limagnole, hé, hé, ça va vous déchanter de Paris ! »

Personne ne réagit sauf Victor-pour-la-vie, nerveux, impatient au bord d'applaudir.

« J'ai fait le voyage, mon premier voyage, c'est fini, fini... merci la guerre qui nous a pas suivis ! »

Le chauffeur sourit avant de lâcher pour lui-même : « Heureux les pauvres en esprit... », puis plus fort :

« Attention, tenez-vous bien, ça va grimper et tourner jusqu'au château ! »

Au mot château, quelques visages s'aimantèrent aux vitres. À chaque tournant de la traversée du village, les malades se tassaient les uns contre les autres, amollis et languides. Seul Victor-pour-la-vie se tenait droit sur son siège, énumérait tout ce qu'il voyait, interpellait avec force gestes les villageois.

Les maisons, l'église et les quelques magasins étaient de pierre triste à peine effleurés par le soleil bas. Les bruits de moteur résonnaient dans les rues étroites. Des gens suspendaient leur fatigue ou leur conversation pour observer ce convoi inattendu. Non ce n'était pas des véhicules militaires. Pas encore, pas déjà. Derrière les vitres, point de soldats mais de sages voyageurs, sauf ce garçon sans cheveux qui les saluait comme s'il rentrait au pays.

On les conduisit à l'arrière du fameux château, un édifice moyenâgeux aux ouvertures de grès rose qu'éclairaient les derniers rayons du jour, les autres bâtiments granitiques aux toits de lauze paraissaient a contrario froids et austères.

Là, ils se retrouvèrent face à une haie blanche de médecins, religieuses, infirmières, et une haie sombre de malades et gardiens en retrait, qui tout aussi inquiets assistèrent au débarquement. On percevait une agitation sourde à l'intérieur des murs, des visages brouillés aux fenêtres des pavillons. Une religieuse s'avança vers les réfugiés avec le directeur, le Dr Balvet, son épouse et un interne qui se présentèrent rapidement.

À l'appel simple des malades, un sur deux ou trois répondait seulement. Il fallut s'approcher de chacun, s'assurer de leur identité avec l'aide des quelques gardiens qui les avaient accompagnés. Première rencontre

véritable entre des êtres humains arrivés de là-haut, autant dire de l'étranger, et ceux qui ouvraient les portes de leur asile de Saint-Alban, Lozère. Des grimaces de vieux enfants perdus, quelques sourires voilés de crainte, des poignées de mains et même des révérences.

Victor voulut embrasser toutes les religieuses. Deux d'entre elles reculèrent, la plus jeune réprima un petit rire avant de sentir les joues brûlantes du garçon. Un baiser furtif sur une oreille, *voilà*, et quand il eut fini sa ronde, il réclama à boire mais il lui fallait être patient encore, patient parmi les patients.

Avant de les distinguer vraiment, on les dispersa dans plusieurs pavillons en fonction de leur état et des fiches transmises par le directeur de Ville-Évrard. Une femme hurla qu'elle avait perdu son chapelet en route. Une nonne s'avança vers elle pour la rassurer. On ne manquait pas de ces choses-là, ici. Des malades s'assirent par terre, las d'écouter ces inconnus. La plupart avaient les jambes gonflées, tout le corps ankylosé, ils prenaient peine à marcher à nouveau, l'aigreur au ventre, faim ou angoisse, les yeux fatigués d'avoir tant vu.

Jeanne sentait le crépuscule descendre de ses épaules à la plante de ses pieds. Un homme d'une cinquantaine d'années semblait porter son attention sur elle. Était-il un gardien, un des chauffeurs ? Il avait sur la tête un curieux képi noir piqué de breloques, des habits propres mais un regard intense et froid. Elle s'en détourna, mal à l'aise, et chercha Victor-pour-la-vie qui s'était sauvé en douce vers le parvis du château. Un gardien le ramena sur-le-champ. Le garçon moulinait ses bras dans l'air et la lumière du soir, heureux d'être parvenu il ne savait où.

Une voix cria :

« Les guerriers ont pris le château ! Arrière, arrière les ennemis ! »

Des volets furent crochetés à la hâte. Peu à peu, un grand silence reflua vers les bâtiments emportant les fous de la Seine-et-Oise vers leur première nuit en Margeride.

Cette nuit-là, Jeanne continua le voyage, des rêves heurtés sur les rails, des visages inconnus, une traversée dans la lumière froide de paysages flous, l'obscurité soudaine, le cri lointain d'oiseaux nocturnes. Elle se réveilla à plusieurs reprises, la chambrée était calme malgré des bruits de gorge, des hoquets de source souterraine. La respiration des femmes l'apaisa enfin jusqu'à ce qu'elle sente une présence tout près.

Une femme immobile aux cheveux blancs interminables, qu'un infime rayon d'aurore distinguait de la masse inerte des autres dormeuses, s'était penchée sur elle sans un mot, sans un geste. Toutes deux restèrent ainsi à se toiser sans même voir leurs regards. Jeanne releva sa couverture jusqu'au front, la femme regagna sa couche. Plus tard, un long froissement de draps et de chemises, un bruit de pas hasardeux sur le plancher la tirèrent tout à fait de son mauvais sommeil.

Une sœur avait écarté les volets, jeté un regard circulaire sur les malades avant de s'approcher de Jeanne :

« Après la toilette, vous irez déjeuner au réfectoire, Mme Vialatte vous y conduira. Soyez la bienvenue dans votre nouvel asile. »

Ces mots déroulés dans un filet de voix neutre mais d'un geste doux, elle la poussa vers les lavabos et lui

tendit deux serviettes. Le souvenir de la petite gardienne sans clés de Ville-Évrard troubla Jeanne et lui tira des larmes vite cachées entre ses poings qu'elle frotta sur ses yeux. Elle s'approcha du miroir. Depuis combien de temps ne s'était-elle pas regardée vraiment? Pas de glaces dans les salles de l'autre asile, des fenêtres si hautes, des barreaux si épais. Se revoir enfin, se reconnaître, cela suffirait-il pour renouer avec la Jeanne d'avant? Avant qu'elle ne se sente cousue de la bouche au vagin, rendue incapable, insensée.

Était-ce bien elle, ces pommettes pâles, ces grands yeux chagrinés, ces fanes de lèvres, ces cheveux serrés en une tresse dure qu'elle sentait dans son dos comme une épée? Elle se débarbouilla le visage si vite que le pain de savon lui échappa. Une femme se mit à rire très fort, se jetant dessus pour le lui rendre.

«L'est cher le savon, faut pas le cabosser, ça doit durer.»

Jeanne le rinça sous l'eau froide avant de le reposer.

«Vous en manquez?

– Oh, non pas encore mais paraît qu'on va être privé de tout... Bientôt la toilette à l'eau nue, la soupe claire et le café au jus de chapeau.»

Son rire repartit de plus belle. Une petite flambée éphémère puis rien, dos tourné.

Jeanne traversa ces premières heures du premier jour à Saint-Alban droite et silencieuse. De loin, on remarquait, sa blondeur si rare dans la région, sa lenteur et, en l'approchant, la prégnance de son regard. Elle tenait debout certes mais on ne pouvait deviner les lacunes dans ses entrailles, son grand corps à l'élan retenu d'une biche aux aguets. Tous autour

d'elle, étaient-ils ses semblables, trempés de solitude jusqu'aux os, ne parlant qu'à eux-mêmes sauf Victor-pour-la-vie ?

Le garçon revint vers elle en début d'après-midi. Jeanne observait ses mimiques, son regard effrayé entre deux sautes de joie douteuses. Est-ce qu'il tirait ses oreilles pour mieux entendre ou pour se punir ?

« C'est les autres qui me sortent par les oreilles, il faut... y a trop de bruit, je suis jamais tranquille, trop de bruit. »

Pourtant c'était lui le plus bruyant du convoi hier. Par moments, il était beau garçon avec son crâne de poupon, ses petits yeux mobiles et son sourire transparent.

Les réfugiés de la Seine, on les désignait ainsi, s'ignoraient malgré eux, perdus dans ce nouvel asile qu'on leur suggérerait d'arpenter d'un pavillon à l'autre. Une religieuse se présenta comme étant la mère supérieure. Elle se distinguait à peine des autres nonnes, gardiennes historiques des lieux et des malades, mais elle seule portait une sorte d'escarcelle reliée à un long cordon de cuir qui lui traversait la poitrine sous le christ métallique commun à toutes les nonnes de l'Ordre de Saint Régis. Ses yeux couleur d'ardoise lui donnaient le regard fatigué d'une pèlerine qui aurait déjà tout exploré de cette contrée hors du temps. Elle s'adressa aux malades d'une voix claire et dure comme du verre.

« Ici vous ne serez pas enfermés. Vous pourrez travailler, prier, manger, dormir selon vos besoins et surtout on vous soignera. Vous vous retrouverez en dehors des repas et des ateliers. »

On n'entendit aucune réaction des malades que tant d'espace soudain effrayait. Victor-pour-la-vie se détacha du cercle à l'arrière du château. Reculant à petits pas.

« Moi, je veux aller à la rivière.

– Vous n'irez pas seul. »

Il s'agrippa à Jeanne.

« Toi de la Seine, tu iras avec moi ?

– Je ne sais pas s'il y a une rivière, on est tout en haut... dans la vallée peut-être... on se perdrait... lâche-moi, je suis fatiguée. »

Tous s'éparpillèrent lentement pour regagner les bâtiments. Les hommes vers le haut, les femmes vers le bas. Trop de soleil, trop d'air et d'inconnus les étourdissaient et les épuisaient déjà. C'étaient comme s'ils n'existaient pas, pas encore, ici et maintenant.

Jeanne voulait rester dehors le plus longtemps possible, écouter la vie loin des murs. Elle avait changé de pays. Ici point de bruits de chaîne, trousseaux de gardiens et lourds chariots des repas. Ça gueulait moins aussi, on pouvait entendre les coqs et les chiens de la vallée, la volée de cloches de l'église qui remontait du village et surtout des enfants. Des petits curieux qui déboulèrent au coin de la cour suivis d'une nourrice échevelée. C'était les enfants des médecins logeant sur place.

Jeanne s'était avancée de quelques mètres. L'homme au képi qui l'avait dévisagée la veille les observait d'un œil torve jusqu'à l'approche d'un garçonnet :

« M'sieur Forestier not' sarette tu l'as finie ? »

La nourrice attrapa le gamin par l'épaule.

« Laisse M. Forestier tranquille, veux-tu, il est fatigué.

– J'suis point fatigué mais c'est tous ces gens qui ont débarqué hier... y en a trop. »

Les plus petits s'enroulèrent autour de lui, l'un tirait sa jambière, l'autre ses longs doigts. La femme les écarta à nouveau d'un geste rude.

«Y en a trop», répéta Auguste. Il ne parlait pas des petits réclamant la charrette promise mais des déplacés de l'hôpital de Rouffach attendus d'un jour à l'autre.

Il reprit sa besace à outils puis à l'attention de Jeanne, de Victor-pour-la-vie et de quelques malades qui le regardaient sans rien dire :

« On m'a demandé d'aller reclouer les vieux châlits au grenier du château... au cas où y ait pas assez de couchages pour les prochains qui vont nous arriver. »

Il avait entendu gronder les gardiens, n'avait retenu que le nom de leur provenance, Alsace. Depuis le siècle dernier, n'étaient internés ici que des gens de Lozère, vagabonds, gens des terres, des forêts et des villes voisines, des natifs comme lui, placés d'office le plus souvent, abandonnés aux bons soins des religieuses. Et voilà qu'après ceux de Ville-Évrard, il en venait d'encore plus haut, de cette France méconnue, du ventre de la guerre qui à peine déclarée rejetait déjà les plus fragiles en Margeride.

Toute la journée, on vit circuler des charrettes de linges, matelas, couvertures. Le va-et-vient des religieuses, leurs coiffes qui voletaient dans la précipitation. Des malades participaient aux préparatifs, mi-excités mi-rageurs, certains se lâchaient :

« On est bien assez ici, *perdequé saique, nos metre d'autres malauts, e d'estrangers de mai*¹ !

– Quelle guerre ? »

Les simples d'esprit balayaient les dortoirs en silence, s'arrêtaient le temps de regarder s'agiter les autres. Un

1. En occitan : *Pourquoi nous mettre d'autres malades, des étrangers en plus ?*

homme s'agenouillait tous les quarts d'heure pour observer le tas qu'il venait de faire, se relevait satisfait avant de reprendre la danse lente du balai. Serait-il payé au poids de la poussière ramassée ?

Chaque malade travailleur recevait un pécule en fin de mois, une monnaie n'ayant cours qu'ici. Un système interne mis en place par la directrice de l'asile avant l'arrivée du Dr Balvet. Gagner, dépenser, c'était vivre au milieu des autres, avoir des besoins, des envies : une savonnette, du tabac, un peigne, des pastilles, une eau de Cologne...

Jeanne descendait vers les remparts en surplomb de la vallée et du village. Face aux grilles, elle fut prise de vertige sous la lumière crépusculaire, *Me voilà si loin, ce n'est pas mon pays ici, Lucien ne me retrouvera jamais.*

Un sentiment de solitude montait de ce paysage immense, bien au-delà de ce que pouvait embrasser son regard. Elle se sentait si perdue.



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5^e
Retrouvez l'intégralité de notre catalogue
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site
www.lianalevi.fr

L'auteure a bénéficié d'une bourse de résidence
du CNL pour l'écriture de ce livre.

Les références des phrases suivies d'un astérisque sont listées
en fin d'ouvrage

© Éditions Liana Levi, 2024

Couverture : D. Hoch

Photo : © D. R.

Cette édition électronique du livre *Le Château des insensés*
de Paola Pigani
a été réalisée en juillet 2025
par Atlant'Communication.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 979-10-349-1113-4)
ISBN ePDF : 979-10-349-1115-8